

ALPHONSE ALLAIS

Utilisation de la tour Eiffel pour 1900



Au risque de faire beaucoup de chagrin à Maurice Barrès, les pouvoirs publics semblent disposés à exécuter une Exposition universelle en l'an 1900.

Je n'apprendrai rien à personne en ajoutant que ces magnifiques joutes de l'industrie internationale tiendront leurs assises dans les quartiers du Champ de Mars, du Trocadéro et des Champs-Élysées.

On ira même jusqu'à démolir – pleurez, mes yeux ! – cette merveille de grâce et d'aménagement qui s'appelle le Palais de l'Industrie.

La question de la suppression de la Tour Eiffel fut un instant agitée en haut lieu. (Peut-être même, ce haut lieu n'était-il autre que la propre troisième plate-forme de ladite tour.)

On discuta longtemps, paraît-il.

Finalement, sur la réflexion d'un judicieux esprit que, le conseil de la Légion d'honneur ayant laissé sa rosette à M. Eiffel, on pouvait bien conserver sa tour, on décida de ne point déboulonner encore le métallique édifice.

Apprenant cette résolution, mon ami le Captain Cap sourit dans ses longues moustaches, vida d'un trait le gobelet qui se trouvait à sa portée et dit :

- J'ai une idée !
- Le contraire m'eût étonné, Cap !
- Une idée pour rendre utile cette stupide tour qui fut, en 1889, une utile démonstration industrielle, mais qui est devenue si parfaitement oiseuse.
- Et puis, on l'a assez vue, la tour Eiffel !
- On l'a trop vue !... Conservons-la, soit, mais donnons-lui un autre aspect.
- Si on la renversait la tête en bas, les pieds en l'air ?
- C'est précisément à quoi j'ai pensé. Mais mon idée ne s'arrête pas là.
- Votre idée, Cap, ne saurait point s'arrêter ! Comme le temps, comme l'espace, elle ne connaît point de bornes !
- Merci, mon garçon !... Donc, nous renversons la tour Eiffel et nous la plantons la tête en bas, les pattes en l'air. Puis, nous l'enveloppons d'une couche de magnifique, décorative et parfaitement imperméable céramique.
- Bravo, Cap !... Et puis ?
- Et puis, quand j'ai obtenu un ensemble parfaitement étanche, j'établis des robinets dans le bas et je la remplis d'eau.
- D'eau, Captain ? quelle horreur !
- Oui, d'eau... Bien entendu, avant cette opération, j'ai débarrassé la tour des constructions en bois, et en général de toutes les matières organiques qui corrompraient mon eau. Devinez-vous, maintenant ?

- Je devine ou je crois deviner que vous exposerez à l'admiration des foules un somptueux gobelet quadrangulaire de 300 mètres de haut.
- Un gobelet rempli de quoi ?
- Un gobelet rempli d'eau.
- D'eau... comment ?
- Je comprends !... D'eau ferrugineuse. Ah ! Cap, vous êtes génial !
- Oui, d'eau ferrugineuse et gratuite à la disposition de nos contemporains anémiés. Au bout de quelques années, toute cette masse de fer, dissoute peu à peu dans l'eau des pluies, aura passé dans l'organisme des Parisiens, leur communiquant vigueur et santé...
- Si, au lieu d'eau, nous mettions du gin, Cap, du bon vieux gin ?

Le Captain me répondit sévèrement :

- Le goût du gin ne va pas avec le goût du fer.

ALPHONSE ALLAIS

Une mort bizarre



La plus forte marée du siècle (c'est la quinzième que je vois et j'espère bien que cette jolie série ne se clora pas de sitôt) s'est accomplie mardi dernier, 6 novembre. Joli spectacle, que je n'aurais pas donné pour un boulet de canon, ni même deux boulets de canon, ni trois.

Favorisée par une forte brise S.-O., la mer clapotante affleurait les quais du Havre et s'engouffrait dans les égouts de ladite ville, se mélangeant avec les eaux ménagères, qu'elle rejetait dans les caves des habitants.

Les médecins se frottaient les mains :

« Bon, cela ! se disaient-ils ; à nous les petites typhoïdes ! »

Car, le croirait-on ? le Havre-de-Grâce est bâti de telle façon que ses égouts sont au-dessous du niveau de la mer. Aussi, à la moindre petite marée, malgré l'énergique résistance de M. Rispal, les ordures des Havrais s'épanouissent, cyniques, dans les plus luxueuses artères de la cité.

Ne vous semble-t-il pas, par parenthèse, que ce saligaud de François Ier, au lieu de traîner une existence oisive dans les brasseries à femmes du carrefour Buci, n'aurait pas mieux fait de surveiller un peu les ponts et chaussées de son royaume.

N'importe ! c'était un beau spectacle.

Je passai la plus importante partie de ma journée sur la jetée, à voir entrer des bateaux et à en voir sortir d'autres.

Comme la brise fraîchissait, je relevai le collet de mon pardessus. Je m'apprêtais à en faire autant pour le bas de mon pantalon (je suis extrêmement soigneux de mes effets), quand apparut mon ami Axelsen.

Mon ami Axelsen est un jeune peintre norvégien, plein de talent et de sentimentalité.

Il a du talent à jeun et de la sentimentalité le reste du temps.

À ce moment, la sentimentalité dominait.

Était-ce la brise un peu vive ? était-ce le trop-plein de son cœur ?... ses yeux se remplissaient de larmes.

- Eh bien ! fis-je, cordial, ça ne va donc pas, Axelsen ?
- Si, ça va. Spectacle superbe, mais douloureux souvenir. Toutes les plus fortes marées du siècle brisent mon pauvre cœur.
- Conte-moi ça.
- Volontiers, mais pas là.

Et il m'entraîna dans la petite arrière-boutique d'un bureau de tabac où une jeune femme anglaise, plutôt jolie, nous servit un swenska-punch de derrière les fagots.

Axelsen étancha ses larmes, et voici la navrante histoire qu'il me narra :

- Il y a cinq ans de cela. J'habitais Bergen (Norvège) et je débutais dans les arts. Un jour, un soir plutôt, à un bal chez M. Isdahl, le grand marchand de rogues, je tombai amoureux d'une jeune fille charmante à laquelle, du premier coup, je ne fus pas complètement indifférent. Je me fis présenter à son père et devins familier de la maison. C'était bientôt sa fête. J'eus l'idée de lui faire un cadeau mais quel cadeau ?... Tu ne connais pas la baie de Vaagen ?
- Pas encore.
- Eh bien, c'est une fort jolie baie dont mon amie raffolait, surtout en un petit coin. Je me dis : « Je vais lui faire une jolie aquarelle de ce petit coin, elle sera bien contente. » Et un beau matin me voilà parti avec mon attirail d'aquarelliste. Je n'avais oublié qu'une chose, mon pauvre ami : de l'eau. Or tu sais que si le mouillage est interdit aux marchands de vins, il est presque indispensable aux aquarellistes. Pas d'eau ! Ma foi, me dis-je, je vais faire mon aquarelle à l'eau de mer, je verrai ce que ça donnera.

Ça donna une fort jolie aquarelle que j'offris à mon amie et qu'elle accrocha tout de suite dans sa chambre. Seulement... tu ne sais pas ce qui arriva ?

- Je le saurai quand tu me l'auras dit.
- Eh bien, il arriva que la mer de mon aquarelle, peinte avec de l'eau de mer, fut sensible aux attractions lunaires, et sujette aux marées. Rien n'était plus bizarre, mon pauvre ami, que de voir, dans mon tableau, cette petite mer monter, monter, monter, couvrant les rochers, puis baisser, baisser, baisser, les laissant à nu, graduellement.
- Ah !
- Oui... Une nuit, c'était comme aujourd'hui la plus forte marée du siècle, il y eut sur la côte une tempête épouvantable. Orage, tonnerre, ouragan ! Dès le matin, je montai à la villa où demeurait mon amante. Je trouvai tout le monde dans le désespoir le plus fou. Mon aquarelle avait débordé : la jeune fille était noyée dans son lit.
- Pauvre ami !

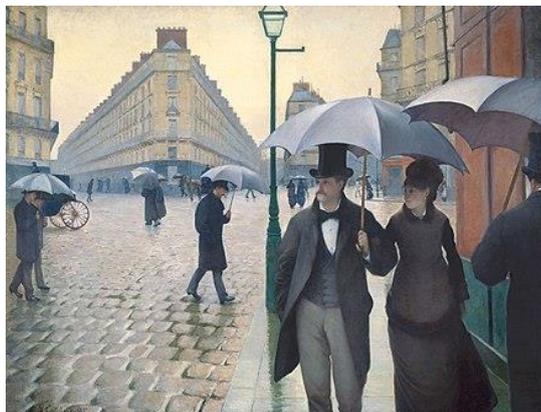
Axelsen pleurait comme un veau marin. Je lui serrai la main.

- Et tu sais, ajouta-t-il, c'est absolument vrai ce que je viens de te raconter là. Demande plutôt à Johanson.

Le soir même, je vis Johanson qui me dit que c'était de la blague.

ALPHONSE ALLAIS

Une invention



Gustave Caillebotte, *Rue de Paris, Temps de pluie* (1877)

Si quelqu'un m'avait dit que je ferais une invention, j'aurais été bien étonné ! Et vous savez... pas une de ces petites inventions de rien du tout, non... une invention sérieuse.

Je ne dis pas que ce soit une de ces inventions qui bouleversent un siècle, non, mais !...

C'est drôle comme ça vous vient, une invention... au moment où on s'y attend le moins !

C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb !

Colomb ne pensait pas plus à découvrir l'Amérique qu'à rien du tout... Voilà que ses yeux tombent sur un œuf dur... Alors, il se dit :... Je ne me rappelle pas ce qu'il s'est dit, mais enfin ça lui a donné l'idée de découvrir l'Amérique.

Mon invention, à moi, ne m'est pas venue comme ça.

Il n'y a pas d'œuf dur dans la mienne.

Je ne pose pas, moi ! Je n'ai pas un esprit en coup de foudre, mais j'ai de la logique, une logique serrée, une de ces logiques... serrées !

Voilà comment je l'ai trouvée, mon invention.

Il pleuvait à verse, une de ces, pluies ! Ah ! quel joli temps !

Auprès de ce temps-là, le déluge universel aurait pu être considéré comme de la sécheresse.

Justement j'avais une course pressée. Je me trouvais sous les arcades de la rue de Rivoli...

Et je me disais : Quel dommage que toutes les rues de Paris ne soient pas bâties comme la rue de Rivoli...

On s'en irait au sec, sous les arcades, où l'on voudrait. Ce serait charmant !... Si j'étais le gouvernement, je forcerais les propriétaires à bâtir leurs maisons avec des arcades.

Ce ne serait peut-être pas libéral.

Non, pas d'arcades, mais qu'est-ce qui empêcherait les boutiquiers de tendre devant leurs boutiques des toiles qui abriteraient les passants ?

La Chambre ferait une loi pour forcer les commerçants à dresser des tentes pendant la pluie.

Puis, tout à coup... vous me suivez bien, n'est-ce pas ?... je vais vous faire assister (Solennel) à la genèse de mon idée... je me suis dit : Mais pourquoi chaque citoyen n'aurait-il pas sa petite tente à lui ? Une petite toile soutenue par des bâtons légers,

du bambou, par exemple, qu'on porterait soi-même, au-dessus de sa tête, pour se garantir de la pluie.

Mon invention était faite !... Il ne restait plus qu'à la rendre pratique.

Voilà ce que j'ai imaginé :

Figurez-vous une étoffe... soie, alpaga, ce que vous voudrez... taillée en rond et tendue sur des tiges en baleine. Toutes ces tiges sont réunies au centre, autour d'un petit rond de métal qui glisse le long d'un bâton, comme qui dirait une canne.

Quand il ne pleut pas, les baleines sont couchées le long du manche avec l'étoffe...

Dans ce cas-là, vous vous servez de mon appareil comme d'une canne.

Crac ! il pleut !... Vous poussez le petit étui le long du manche... les baleines se tendent, l'étoffe aussi... Vous interposez cet abri improvisé entre vous et le ciel, et vous voilà garanti de la pluie.

Ça n'est pas plus difficile que ça, mais il fallait le trouver.

Je vous fais le pari qu'avant trois mois mon instrument est dans les mains de tout le monde.

On pourra en établir à tous les prix, en coton pour les classes pauvres, en soie pour les personnes aisées.

Ce n'est pas le tout d'inventer, il faut baptiser son invention.

J'avais songé à des mots grecs, latins, comme on fait dans la science. Puis, j'ai réfléchi que ce serait prétentieux.

Alors je me suis dit : Voyons... j'ai fait une invention simple, donnons-lui un nom simple. Mon appareil est destiné à parer à la pluie, je l'appellerai Parapluie.

Mais je cause, je cause. Je vais prendre mon brevet au ministère, je n'ai pas envie qu'on me vole mon idée. Car, vous savez, quand une idée est dans l'air, il faut se méfier.

ALPHONSE ALLAIS

Danger de la simultanéité du surmenage cérébral et de la passion amoureuse



Une charmante jeune femme, artiste dans un petit music-hall du quartier Saint-François, au Havre, me montrait récemment un poulet d'amour qu'elle venait de recevoir d'un de ses adorateurs.

Ce dernier, – car nécessaires les suivants détails – est un jeune homme de fort bonne famille, mais dans une situation modeste et qui prépare ses examens d'admission dans je ne sais plus quelle carrière.

Ces examens comportent une forte partie géographique et plus spécialement franco-géographique.

Aussi, notre jeune ami passe-t-il des nuits entières à l'étude des départements de notre France adorée, de leurs chefs-lieux et de ceux aussi d'arrondissement et de canton.

Un abrutissement lui vint de cette trop constante application et ses amis eurent, un beau soir, l'idée de le distraire un peu, moyennant une soirée, inaugurée dans les petits concerts dont pullule le Havre et terminée chez des filles du plus facile abord.

Ce fut dans l'une de ces petites boîtes à musique que notre jeune homme remarqua la charmante artiste mentionnée ci-dessus.

Il s'en éprit soudainement.

Rentré chez lui, garçon raisonnable, il essaya d'étouffer l'incendie qui commençait à flamber en son cœur. Inutilement !

Sur son atlas, l'image de la belle s'interposait entre ses regards et la carte de France.

L'étude des Possessions françaises ne lui amena pas davantage l'oubli.

Et, le lendemain soir, il revint à la contemplation de la jolie chanteuse.

C'en était fait !

Toute lutte devenait vaine.

Le pauvre garçon se décida bientôt à déclarer sa flamme, et voici un échantillon de l'étrange billet qu'il écrivit au cours d'une nuit de fièvre, après avoir cherché une dernière et inutile fois l'oubli dans l'étude de la géographie :

« Mademoiselle,

Depuis que j'ai aperçu vos jolis yeux (Calvados), je ne vis plus et mon rêve serait de vous arracher à la scène inférieure (chef-lieu Rouen) où vous déployez tant de grâce (Alpes- Maritimes), et tant de talent (Doubs) ; malheureusement, je ne possède pas la forte somme (chef-lieu Amiens).

Consentirez-vous à manger avec moi la soupe et le bœuf (Seine-Inférieure).

Etc., etc.

Pour vous, je me sens (Yonne) très capable de commettre un meurtre, mademoiselle (chef-lieu Nancy).

M'autorisez-vous à vous voir (Doubs) ? Voulez-vous que je vous cause (Charente-Inférieure) ? Et quand (Calvados ?) Etc., etc. »

Quand j'eus terminé la lecture de cette douloureuse missive, je la remis silencieusement à sa piquante destinataire.

- Ça ne vous fait pas rire ? demanda la jolie sans-cœur.
- Fichtre non, car j'estime que ce pauvre garçon est appelé, dans pas bien longtemps, à devenir fou à lier !
- Chef-lieu Moulins.

ALPHONSE ALLAIS

Antibureaucratie



Ma jument baie cerise était atteinte de coqueluche, et mon alezan hors de service à la suite de chagrins d'amour. Quant à mes robustes percherons, impossible de compter sur eux, totalement abrutis qu'ils sont par la lecture à haute voix, devant eux, de la chronique d'un penseur bien personnel et profond.

D'autre part, je me trouvais dénué des deux francs nécessaires à la mobilisation d'un fiacre !

Alors, quoi ?

Aller à pied, dites-vous ?

J'aurais bien voulu vous y voir.

C'était loin, où j'allais, très loin, dans un endroit situé à une portée de fusil environ et deux encablures du tonnerre de Dieu ! je résolus donc de prendre l'omnibus.

Je grimpai sur l'impériale et versai quinze centimes ès-mains du conducteur.

Voilà donc une situation claire et nettement établie :

Je suis sur l'impériale, j'ai versé les quinze centimes de ma place. Je puis donc passer, tête haute, devant l'Administration de la Compagnie des Omnibus. Bon.

Tout à coup, le temps changea et des gouttes d'eau se mirent à choir.

Or, j'avais mis, la veille, mon parapluie en gage.

(J'ai élidé l'e de veille pour que la phrase constituât un alexandrin joli et coquet.)

Je descendis dans l'intérieur du véhicule et remis ès-mains du conducteur un supplément, ou plutôt, pour employer le mot propre, un complément de quinze centimes.

Voici donc une nouvelle situation claire et nettement établie :

Je suis dans l'intérieur d'un omnibus, j'ai versé les trente centimes de ma place, je suis donc... (Voir la suite plus haut.)

L'omnibus s'arrêta : on était devant un bureau.

Une tête de brute avinée apparut, et cette tête clama sans urbanité :

- Voyageur descendu de l'impériale ?

C'est à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adressait.

Devant cette tête de brute, cette voix éraillée et ce ton goujateux, je résolus soudain de garder un silence de sépulcre.

- Voyageur descendu de l'impériale ? rogomma de nouveau le bas fonctionnaire.

Même mutisme.

Alors la discourtoisie du contrôleur s'exhala en propos blasphématoires, où le saint nom de Notre-Seigneur se trouvait fâcheusement mêlé.

Ce sacrilège n'eut point le don de m'émouvoir.

- Mais, sacré mille tonnerres de bon D... de nom de D... ! Il y a ici un voyageur descendu de l'impériale ! Ous qu'il est ?
- C'est monsieur, intervint le conducteur en me désignant.
- C'est vous qui êtes descendu de l'impériale ?
- Hein ? me décidai-je à faire.
- C'est vous qui êtes descendu de l'impériale ?
- Qu'est-ce que ça peut bien vous f... à vous ?
- Comment, qu'est-ce que ça peut bien me f... ?
- Oui, que je sois descendu de l'impériale ou de la lune.
- C'est pour le contrôle.
- Le contrôle ? Quel contrôle ? Est-ce que je suis chargé de faire le contrôle de votre sale guimbarde ?

Nouveaux blasphèmes véhéments du contrôleur.

- Pardon ! m'écriai-je, de combien est la place que j'occupe en ce moment ?
- De trente centimes.
- Conducteur, combien vous ai-je versé ?
- Trente centimes.
- Eh bien ! alors, je ne vous dois rien, ni un sou, ni une explication. Si votre Compagnie tient tant que ça au contrôle, elle n'a qu'à mettre un contrôleur à l'impériale, un contrôleur à l'intérieur et un contrôleur sur les marches. Mais, sous aucun prétexte, je n'entends être mêlé à cette ridicule et odieuse bureaucratie.
- Enfin, voulez-vous, oui ou non, dire si c'est vous qui êtes descendu de l'impériale
- M... !

Je dois déclarer que tout le monde dans l'omnibus me donnait tort, cohue lâche et servile d'Européens, indignes de la liberté.

Seule, une petite jeune fille, qui tenait le Journal à la main, semblait plongée dans une joie profonde par toute cette scène. (Si ces lignes viennent à lui tomber sous les yeux, un petit mot d'elle me fera plaisir.)

- Et puis, repris-je d'un air furibard, voilà cinq minutes que vous me faites perdre ; je me plaindrai au Conseil municipal. Je suis l'ami intime de M. Pierre Baudin.

Est-ce cette menace ? Est-ce le désir légitime de mettre fin à cette pénible histoire ? Ne sais, mais l'omnibus se décida à partir.

Mes covoyageurs me contemplaient avec des regards de basse-cour en courroux. Ce fut surtout le lendemain que je m'amusai beaucoup. Passant devant le bureau d'omnibus où s'était perpétré ce conflit, j'interpellai la brute avinée :

- J'ai beaucoup réfléchi depuis hier. J'aime mieux tout avouer.
- Hein ?
- Le voyageur descendu de l'impériale, eh bien ! c'était moi !

ALPHONSE ALLAIS

La pipe oubliée



René Magritte, *La trahison des images* (1929)

Un jeune ingénieur anglais me contait, ce matin même, une petite et fort divertissante histoire établissant bien l'incontestable supériorité des communications télé-électriques sur les anciens courriers à cheval et même sur le système Chappe, pourtant si ingénieux.

Dans une rue de Londres (dont je vous donnerai le nom, si vous l'exigez) existent deux bureaux télégraphiques, l'un pour le câble Londres-Paris (via Douvres et Calais), l'autre pour le câble Londres-Bruxelles (via Ostende). Ces deux offices sont situés en face l'un de l'autre, et les employés de chacun font ensemble le meilleur ménage du monde. Ils se visitent, échangent des propos ingénieux ou plaisants, discutent tour à tour esthetism ou professionalism selon les événements du jour ou la tournure d'esprit qu'ils ont à ce moment.

Or, il arriva dernièrement qu'un employé du bureau belge oublia sa pipe sur la table d'un de ces collègues d'en face.

Fort poliment, il pria un jeune groom d'aller lui quérir cet ustensile. Refus opiniâtre du petit garçon qui prétendit se trouver là seulement pour les besoins de l'office et non point pour la recherche des pipes oubliées (for the research of the forgotten pipes).

Froidement, l'employé n'insista pas. Il se mit à son appareil et pria Douvres de le mettre en communication avec Calais, puis – dès que cela fut fait – pria Calais de le mettre en communication avec Paris, puis Paris de le mettre en communication avec Bruxelles, puis Bruxelles de le mettre en communication avec Ostende, puis Ostende de le mettre en communication avec Londres.

C'était justement le collègue avec lequel il venait de tailler une petite bavette, qui se trouvait à l'appareil.

- J'ai oublié ma pipe sur votre table, veuillez me la renvoyer par un de vos boys.
Le seul groom disponible à mon bureau se refuse à cette mission.

Trente secondes ne s'étaient pas écoulées que la pipe, ainsi demandée à travers un morceau important de l'Europe, revenait à son propriétaire.